

GIBIER DE POTENCE

L'œil de la photographe rentre dans l'œil de la cellule et trouve le regard de l'enfant, vide, affamé, soumis, dur, angoissé, perdu.

Ce sont des mômes de toutes les couleurs – des mômes quoi...

Derrière on voit des murs, des miradors, des cages ; ils sont parqués, encerclés, menottés, muets.

Personne ne sort indemne de ces reportages – ni la photographe – ni le regard de celui qui reçoit ce visage de gamin rasé, les yeux tournés vers le haut dans la cellule 159, le cou posé sur le passe comme sur le bois de la guillotine. C'est noir, c'est sombre, il n'y a ni rayon de soleil, ni le moindre espoir dans cette chasse à l'enfant.

Combien de temps encore dans cette souricière ?

Si jamais un jour il sort – si un jour il se retrouve en plein soleil, dehors chez les humains – que va t'il devenir ?

« C'est l'hiver et nous tournons en rond
Sans rien faire – sans chanter de chansons
Au fond des corridors
Enfants des courants d'air
Au dessus du grillage on voit
L'arrogance de leurs armes – tu vois
Je ne suis pas à plaindre – crois-moi* »

A l'heure des peines plancher où les prisons débordent, dans le pays des droits de l'homme, le nôtre, mettre dans des cages des enfants de plus en plus jeunes et même en préventive ceux chez qui on avait décelé le chromosome de la délinquance – c'est grave !

La prison qui met derrière ses murs ceux que la société rejette les cache bien. Elle ne leur apprend pas à vivre, ni même à survivre. La prison lamine, ampute, rend myope,

haineux, vide, sauvage, vicieux, et au mieux, hanté longtemps après, si elle ne nous a pas tout simplement éliminé.

Bruits de bottes, de chaînes, de barreaux d'acier, de râles, de hurlements nocturnes, la prison devrait nous empêcher de dormir.

Le livre de Lizzie vous réveille, brutal, cash. Ce regard d'enfant au ras des bottes du gardien, au ras du sol, vraiment dessous, presque trop loin déjà. Tous ces gamins, ces gamines, qu'ils soient russes, brésiliens, indiens, cambodgiens, français, palestiniens ou américains, vous regardent sans vous voir ou plutôt vous les regardez avec un sentiment de gêne au minimum. Vous vous dites « c'est monstrueux » avant de passer à autre chose.

Autre chose, c'est un brésilien qui fait un salto avant dans la cour de la prison de Salvador, un colombien qui montre ses muscles et qui se marre, c'est un black américain de 14 ans qui doit hurler « yes Sir » à un caporal qui l'insulte de si près qu'il prend son haleine fétide en pleine gueule.

Tout est là dans le cadre, architecture anguleuse, rivée au présent, tenir encore quelques heures.

Carcéral ça sonne métal, brutal, ça sonne mal, là dans l'objectif.

Tous ces petits pris au filet serrés les uns contre les autres, comme du gibier, du gibier de potence.

Bernard Lavilliers

* Extrait de la chanson QHS, album Etat d'urgence.